

# Héritages -13

Taha Balafrej

Dimanche 16 août 2020

**Tous les épisodes de cette série se trouvent dans mon Blog : [tahabalafrej.com](http://tahabalafrej.com)**

**61** Je devais passer dans cet épisode à notre monde d'aujourd'hui. Aux fruits de tous ces Héritages déroulés dans les épisodes précédents. Mais je me sens encore attiré par, vers, ce monde du 17ème siècle, que je sens être en mesure de nous livrer les clés de la compréhension de notre situation actuelle. Un siècle de basculement.

Dans le Coran - Sourate 17, Al Israe, je découvre un verset, le 14, qui commence par deux mots :

اقْرَأْ كِتَابَكَ

**Lis ton livre**

Ce début de verset est révélateur, responsabilisant. Il présente le livre comme un miroir dans lequel on est invité à nous observer. Tout y est. Je ne veux pas entrer en discussion avec les exégètes qualifiés, ni avec les 'alim autoproclamés. Je prends ce verset à la lettre, délibérément tronqué. Je ne veux pas discuter le contexte, la mort, le jugement dernier, le paradis, l'enfer, le *mektoub*, le destin, ..., je ne veux rien savoir de ce qui y est insinué sur la comptabilité et le bilan des actions sur terre. Je n'y suis pas encore.

Je me réserve le droit de comprendre et interpréter ce verset à ma guise. Je sais lire et écrire. Ce verset s'adresse aussi à moi. Ce verset fait partie du patrimoine intellectuel universel. Je lis mon livre.

Lis ton livre. En fait, il faut que tu lises ce que tu as écrit. C'est un ton péremptoire. Cela suppose que tu saches lire et écrire. Sinon, pourquoi utiliser ces deux mots dont le sens est si précis ? Sinon, pourquoi cela serait si déterminant pour ton sort ? Non, je ne cède pas aux métaphores, aux images, aux allégories. Je ne me limite pas à la lecture purement religieuse. Je veux même inverser l'ordre des deux mots : Ecris ce que tu as lu. Il est question de rapport, d'héritages. Il est question d'assumer. De montrer ce que tu as réalisé. De prouver ton existence. Ne parle pas de contraintes, n'invoque pas de prétexte, ne te justifie pas par les complots ourdis contre toi. Lis ce que tu as écrit. Lis ton livre.

Allons plus loin. Ce qui vaut pour les individus, vaut à l'échelle des nations, des groupements de populations. Lisez vos livres. Dites-nous ce que vous avez fait, écrit, réalisé. Donnez vos références. Comparons. Echangeons.

Croisement, brassage, convergences, traces, sédimentation. Je crois en tout ça. Je n'ai pas de science à faire valoir. Je ne suis pas historien, je n'ai pas de connaissances en anthropologie. Je n'ai que ma curiosité, une boussole chevillée au corps. Je n'ai que des émotions, des rêves, des ambitions, des frustrations, à exprimer, avec regrets, espoir, angoisse, confiance. J'ai appris des choses. Une vie bien remplie. Des rides, des cheveux gris, une calvitie, des traces sur le corps de quelqu'un qui veut faire le passeur, souhaite poser des balises. Mais l'âge ne donne pas de certitudes. Plus on y avance plus on se pose de questions. Je cherche des réponses chez ceux qui en savent plus que moi. Dans mes, nos, héritages nombreux et divers.

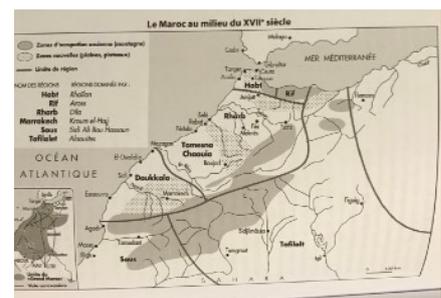
Remontons le temps alors pour lire notre livre. Retournons à la première moitié du 17ème siècle.

**62** Je me mets à la tâche. Je fouille dans mes souvenirs, je prends dans ma bibliothèque, et télécharge d'Internet, tous les livres que je sais pouvoir être utiles. Je compulse. L'histoire est toute simple. Ils ont oublié de nous l'enseigner correctement. En 1603, après 25 ans de règne, décédait le sultan sa'adien **Ahmed El Mansour ed-Dahbi**. Sa succession, mal préparée, a plongé le pays dans la division et les guerres internes durant plus de la moitié d'un siècle. La scène était ouverte. Les convoitises pour le pouvoir pouvaient s'exprimer sur chaque parcelle du territoire.

La république du Bou Regreg (éteinte en 1668) siégeait à la Kasbah de Rabat, à quel endroit ? Dans quelle bâtisse se réunissait le diwan ? Existe-t-il encore ? Oubliions.

Pas loin de là, un saint, de son nom **Layachi** (disparu en 1641) faisait et défaisait ses alliances.

A Illigh, dans le Souss, **Abou Hassoun Semlali** (décédé en 1659) s'appuie sur l'école religieuse fondée dans une région où Ahmed ou



Carte prise de Histoire du Maroc de Daniel Rivet

Moussa avait sa propre école, encore en fonction de nos jours, avec ses acrobates qui ne survivent que de la manche devant cafés et autres lieux publics, avec leurs tenues colorées. Pas loin, je découvre que Tiout, dont mon épouse est originaire, abritait une zaouia qui a formé des 'alims actifs auprès des sultans sa'adiens, dont El Hassan ben Othmane Temli (Kebchi). Zaouia près de laquelle j'ai dû passer des milliers de fois sans rien remarquer, sans aucune indication, sans que personne n'en parle. Oublions.

Dans le Nord un certain **Khadir Ghailane**, d'origine andalouse ne fait pas long feu et quitte la scène en 1673.

Un autre personnage de cette période se distingue. Il écrit. Il écrit beaucoup. A ses ouvrages, il donne des titres qui attisent la curiosité (par exemple : (إصليت الخريت في قطع بلعوم العفريت النفريت). Il n'aime pas les mécréants. Il envisage pour eux toutes les tortures et ordalies possibles et imaginables. Je verrais bien un romancier s'emparer de sa vie pour en faire un best seller, ou peut-être un film. En attendant, ses écrits restent au stade de manuscrits déposés dans quelques bibliothèques.

**Ibn Abi Mahalli**, c'est de lui qu'il s'agit, originaire de Sijilmassa, au début farouche dans l'acquisition des connaissances, s'est vite replacé dans la course au pouvoir, se déclarant Mehdi Mountadar (attendu), régnant à Marrakech pendant trois ans et battant monnaie, avant de finir la tête coupée et exposée à Marrakech en 1613. Il a été le sujet de la thèse soutenue en 1991 par **Abdelmajid Kaddouri**, publiée sous le titre

ابن أبي محلي الفقيه الثائر - ورحلته الإصليت الخريت et disponible en téléchargement libre sur le site web [archive.org](http://archive.org). Intéressant pour connaître les moeurs de l'époque, notamment les avis donnés au sujet de la consommation de tabac et d'alcool...



Un autre acteur de cette période, de niveau intellectuel reconnu, **Mohamed El Hajj Ibn Abi Bakr** est héritier de la zaouya de Dila. Le plus sérieux prétendant. Sa force : son école fondée par son illustre grand-père, plus performante, avec ses maîtres et ses étudiants. Il n'y arrivera pas non plus, son aventure vers le pouvoir se termine en 1668. Vous aurez beau chercher, vous ne trouverez rien de cette puissante confrérie, qui a été si proche d'étendre son pouvoir sur tout le royaume. La zaouya est de nos jours un amas de ruines qui apparemment n'intéresse personne. Même le cimetière de ses brillants ulémas à Fès, n'existe plus, il a été transformé en parking de voitures ! Passons.



Une vérité s'impose. Nous sommes fâchés avec les lieux de notre histoire. Lire notre livre, comme cela est commandé, n'imposerait-il pas aussi de prendre soin des traces construites ? Les bâtiments, ne sont-ils pas aussi des livres, qui parlent, qui mobilisent ? N'y a-t-il pas d'effet de la préservation, protection, valorisation du patrimoine sur le bien-être des populations ? Je crois bien que oui.

Je reviens à l'écrit. Ces personnages marquants de cette époque ont dû certainement avoir du charisme, des connaissances en matière politique, de l'ambition, parfois de l'éloquence, un héritage, une appartenance généalogique, un récit mobilisateur ...

Interrogeons-nous sur le soubassement des divergences entre ces prétendants ? Ont-ils permis l'émergence de sens, de production d'idées ? La créativité a-t-elle été favorisée ou inhibée ?

La thèse soutenue par l'historien **Mohamed Hajji** (1923-2003) à la Sorbonne en 1972 intitulée : الحركة الفكرية

بالمغرب في عهد السعديين, L'activité intellectuelle au Maroc à l'époque des Sa'adiens<sup>1</sup> devrait nous éclairer. Dans cet ouvrage, dont les deux volumes sont disponibles sur [archive.org](http://archive.org), se trouve une liste exhaustive par ville et village, discipline, maîtres et disciples, lieux et bibliothèques publiques et privées. Quelqu'un devrait revoir cet inventaire pour traquer le sort de ces écrits, restés presque tous à l'état de manuscrits. Lesquels d'entre eux ont été imprimés, édités, publiés, traduits ?

Dans la bibliothèque héritée de mon père, je retrouve le livre d'un auteur qui figure sur la liste de Hajji. Ecrit par **Ahmed Mohammed al-Maqqari** (1577-1632), l'ouvrage en 10 volumes **نفع الطيب من غصن الأندلس الرطيب** s'intéresse à l'histoire de l'Andalousie et au poète **Ibn al-Khatib**, publié par une maison d'édition égyptienne. Je saisis le volume 10, je feuillette et



je tombe sur une page écornée. Elle marque, page 149, le chapitre 8 dont le titre est Ibn al-Khatib et ses enfants. Héritages.

Avant de poursuivre, faisons une pause, une digression. Puisque le nom Hajji est prononcé, comment ne pas mentionner **Saïd Hajji** né en 1912 et mort précocement à l'âge de 30 ans ? Pour en savoir plus sur ce nationaliste précurseur, je recommande la visite du site web [said.hajji.org](http://said.hajji.org). On y verra comment un jeune de cette période complexe se lance des défis gigantesques comme celui de faire face à l'occupant (protecteur) français par les seules armes de l'esprit et de la connaissance. Voici pour mettre un peu d'eau à la bouche, un extrait d'un de ses articles écrit à l'adresse des jeunes en 1938, il avait 26 ans :

هذه الطائفة من الشباب ، وهي صلة الوصل بين المغرب القديم المتهدم ، والمغرب القادم المتجدد ، ... ، أن أغلبها لم يتذوق حتى المطالعة في كتب المتعة و اللذة من روايات وقصص ... تكاد تكون في عزلة عن الحياة العصرية ، ... ، تغط في نومها لا تشاء أن تستيقظ ... لاهية بلذاتها التافهة عن فهم روح العصر...

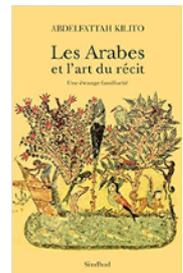
Un diagnostic que l'on pourrait facilement adopter de nos jours, 82 ans plus tard... Fermons la parenthèse.

**63** En plus de la thèse déjà mentionnée, on doit à Mohamed Hajji la restauration en 1982 du livre Mouhadarat de El Youssi, aujourd'hui disponible dans une maison d'édition tunisienne, déjà signalé dans l'épisode précédent et dont la traduction en anglais a été distinguée par le New York Times.

Un autre livre de Mohamed Hajji, écrit en 1963, consacré à la Zaouiya de Dila, dénombre 47 ouvrages et publications de diverses natures, produits par El Youssi. Cet intellectuel, passé du statut d'élève à celui de maître dans cette Zaouiya, y a croisé probablement Ibn Abi Mahalli, signalé plus haut.

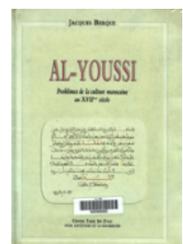
Dans mes lectures, je découvre que ces deux personnages sont mentionnés dans le livre Les arabes et l'art du récit de **Abdelfattah Kilito**. Mais ce livre est introuvable ! L'auteur a bien voulu m'en envoyer la version numérique. Dans ce livre, l'essai intitulé Parler au Prince rapporte une scène édifiante. En voici un extrait :

« Dans ses Muhâdarât, al-Yousi consacre une page à Ibn Abî Mahallî, ce personnage étonnant qui s'est prétendu le mahdî attendu et qui, après plusieurs victoires sur le sultan saadien Zaydân, a fait une entrée triomphale à Marrakech. Le ton de la page d'al-Yousi est plutôt critique, ou du moins réservé à l'égard d'Ibn Abî Mahallî, mais la conclusion introduit une note inattendue : « On prétend que ses frères en affiliation (fuqarâ') vinrent le trouver après qu'il se fut emparé de Marrakech, pour lui rendre hommage et le congratuler. Cependant qu'ils étaient devant lui à le féliciter du royaume conquis, l'un d'eux restait à se taire. Il lui en demanda les raisons, et le pressa de parler. L'autre lui dit alors : "Tu es pour le moment Sultan. Je ne parlerai que si tu me donnes franchise de dire la vérité." - "Tu l'as, répondit Ibn Abî Mahallî, parle donc." - "Eh bien, dans le jeu de la balle<sup>2</sup>, deux centaines d'hommes ou plus encore la poursuivent, se l'arrachent, risquent pour elle des coups, des blessures ou la mort. Ce ne sont que gémissements et terreur. Et si on l'examine, on s'aperçoit qu'elle n'est que shrâwît, c'est-à-dire une pelote de vieux chiffons". Lorsque Ibn Abî Mahallî entendit cette parabole, il la comprit et fondit en larmes. "Nous voulions, dit-il, réparer la religion, et nous nous sommes égarés." »



Réparer la religion. Egarés. Lisons nos livres, disions-nous. Pour nous aider à mieux connaître El Youssi, revenons au livre déjà mentionné à l'épisode précédent, écrit par **Jacques Berque** en 1958.

Jacques Berque conclut sur Al-Youssi par ces phrases : « *L'homme attache. Outre sa pénétration psychologique fortifiée par l'ascèse et le magistère, on apprécie chez lui l'observation concrète, et cette sensibilité, étonnante pour le milieu, à la variété légitime des êtres et des choses. Il tire sans aucun doute de la culture de son pays et de son temps la sagesse et de toute la synthèse qu'elle peut fournir.* » ... « *Sa définition de l'histoire reste moralisante. Sa notion de loi naturelle vaut impartialement pour la médecine et pour la sorcellerie. On a alors l'impression qu'une forte pensée dévie, faute d'aliment matériel. Tenons-en compte : il serait vain de comparer ce haut esprit du Maghreb à ses confrères de l'autre côté du détroit, nourris de deux siècles de critique rationaliste et d'observation scientifique.*



Et puis le jugement tombe : « *C'est pourquoi al-Youssi n'est pas le petit Montaigne de zaouia qu'évoqueraient ses inquiétudes. Il ne ressemble pas non plus à Bossuet, bien qu'il admoneste comme lui, à peu près à la même époque, un maître aussi redoutable.* »

<sup>2</sup> Qui a inventé le football ?

**64** Passons alors de l'autre côté de la Méditerranée. Les rivalités politiques entre nations et à l'intérieur des nations font fureur. En Angleterre deux révolutions ont déjà eu lieu. En France, la grande révolution est en préparation. En plus de la fameuse guerre de Trente ans (1618-1648), rébellions et batailles parsèment de long en large le continent européen, avec en toile de fond pouvoir et religion. Ce [site web](#) dénombre pas moins de 40 guerres et des dizaines de batailles qui ont eu lieu durant le 17<sup>ème</sup> siècle sur le continent européen. Une instabilité politique qui ressemblait beaucoup à celle qui régnait plus au sud. La différence résidait dans la production intellectuelle et artistique qui croissait mois après mois d'un côté et des étaux qui se serraient de l'autre.

Jetons un coup d'oeil rapide. Je compulse. En 1635, René Descartes publie son Discours, où l'on trouve cette phrase annonciatrice : « *ne recevoir jamais aucune chose pour vraie que je ne la connusse évidemment être telle* ». Un certain Mr John, pasteur anglais, s'embarque vers le nouveau monde pour y fonder en 1636, à l'âge de 29 ans, une petite école qui deviendra une université qui deviendra quelques siècles plus tard la plus grande université mondiale et qui porte son nom : **Harvard**. Un excellent relayeur, Mr. John ! Cette période est aussi celle de la naissance de **Spinoza** (1632) de qui on pourrait emprunter un motto : « *Ne pas se moquer, ne pas déplorer, ne pas détester, mais comprendre.* » De **Pascal** (1623) sa calculatrice et son pari sur l'existence de Dieu.

Toute une armée de créateurs d'idées, aujourd'hui nous dirions influenceurs, leaders d'opinion, qui défilent sur la scène culturelle en France : **Racine** (1639), **Corneille** (1606) auteur de 33 pièces de théâtre, la plupart se jouent encore sur diverses scènes du monde, **Molière** (1622) et ses 33 œuvres théâtrales : La comédie « *corrige les hommes en les divertissant* » ; **La Fontaine** (1621) « *Je me sers des animaux pour instruire les hommes.* »...

La structuration du champs culturel et créatif se met en marche. Plusieurs académies voient le jour. L'Académie française est créée en 1637. En 1663, l'Académie des Inscriptions et des Belles-Lettres. En 1666, l'Académie des Sciences. En 1671, l'Académie d'architecture. En 1680, la Comédie française. En 1660, l'école des traducteurs des langues orientales, déjà mentionnée dans un précédent épisode.

En Allemagne, **Leibniz** (1646), En Angleterre **Newton** (1642) ; **Francis Bacon** (1561) ; **John Locke** (1632) ; **Hobbes** (1588), pour ne citer que quelques joueurs de cette dream team alignée par l'Occident.

Des compositeurs de musique, préparant l'arrivée sur scène des grands (Haendel, Bach, Vivaldi, ...), officiaient déjà dans les palais de la monarchie française : **Couperin** (1626-1661) et **Lully** (1632-1687) avec le clavecin qui prend sa place avant de la céder à son tour au piano.

Un tableau de **Rembrandt**, peint en 1653, rappelle la passation de témoin par son titre : Aristote contemplant le buste d'Homère. Un autre grand de la peinture flamande, **Vermeer** naît en 1632. Un siècle plus tôt, le grand artiste italien **Rafaël** peignait en 1512 la fresque appelée Ecole d'Athènes, montrant **Ibn Rochd** en compagnie des grands philosophes grecs.



**65** Cette avancée fulgurante dans la production d'idées et de contenus qui pouvait aussi naître chez nous, a bénéficié d'un dopage dont nous en avons été privés. J'entends par là l'adoption de l'imprimerie, une arme fulgurante de diffusion de savoir dans le monde chrétien qui a mis quatre siècles avant de s'installer dans les pays musulmans. Sous différents prétextes aussi affligeants les uns que les autres.

C'est ainsi qu'au 17<sup>ème</sup> siècle, 600 millions de copies de livres et autres ouvrages étaient sorties des imprimeries disséminées en Europe. En revanche, le premier livre bénéficiant de l'imprimerie en terre d'islam ne l'a été qu'en 1727, deux siècles après l'impression du premier livre dans les pays occidentaux.

Toujours en ce début du 17<sup>ème</sup> siècle, exactement en 1605, apparaît en Allemagne le premier journal sous le nom **Relation**. Il faut attendre 1828 pour voir paraître le premier journal arabe au Caire. Au Maroc, plus de trois siècles plus tard, Saïd Hajji, mentionné plus haut, se battait encore pour publier des journaux afin de véhiculer ses idées rebelles.

Tout cela rassemblé conduit à ce que Abdelmajid Kaddouri appelle Tajawouz, le dépassement, et va se matérialiser plus concrètement dans le domaine scientifique.

**Alain Corbin** auteur du livre Terra Incognita - Une histoire de l'ignorance, résume la situation, p.239 : « *Le nombre de périodiques savants et de revues généralistes vulgarisatrices de savoirs scientifiques bondit dans*

*le monde entier. Alors que l'on comptait 750 de ces revues en 1800, à l'échelle mondiale, elles étaient 5000 en 1885 et 80000 en 1895. A l'extrême fin du siècle, on évalue environ à 100000 par an les publications de science, en incluant les livres et les articles de revues. » Quelle est notre part dans cette production foisonnante qui a façonné le monde contemporain ?*

En matière de traduction des oeuvres de l'Autre, les orientalistes, quelle que soit leur motivation, ont transporté par le truchement de la langue traduite, toute la production intellectuelle qu'ils jugeaient utiles. De ce côté-ci, le nombre de livres occidentaux traduits en arabe est insignifiant. La tradition des 'Abbassides de traduire les livres et documents des « infidèles » n'a été reprise, en Egypte, que sept siècles plus tard durant le règne de Mohamed Ali Pasha: 243 livres, seulement, ont été ainsi traduits en arabe entre 1822 et 1842.

Comment ne pas rappeler cette phrase devenue célèbre de **Goethe** : « *Qui ne connaît pas les langues étrangères ignore véritablement sa propre langue.* » ?

**66** Une petite anecdote significative avant de réagir à l'eurocentrisme dont je pourrais être accusé. L'ambassadeur du sultan Moulay Ismail auprès de Louis XIV, Ibn Aïcha, reçu avec les honneurs en France en 1699, s'est refusé à regarder les tableaux qu'on lui exposait, prétextant que sa religion le lui interdisait.

Je ne puise pas mes références chez n'importe qui. Ce n'est pas parce qu'un courant de pensée a cherché et souvent réussi à abaisser, piétiner, des peuples, leur passé, leur humanité que l'on doit s'abstenir de prendre appui sur les outils de réflexion que certains penseurs occidentaux ont mis à notre disposition. Dans son livre *Orientalism*, que j'ai emprunté à ma fille, **Edward Said**, le brillant intellectuel américain d'origine palestinienne a montré les travers auxquels ont conduit bon nombre d'ouvrages parmi les quelque quatre-vingt mille publiés sur l'Orient dans les langues européennes depuis 1800. Parmi chercheurs et auteurs, certains ont gardé l'estime de Saïd : Massignon, Rodinson et Jacques Berque. Il en parle ainsi, p.326 : « *Scholars and critics who are trained in the traditional Orientalist disciplines are perfectly capable of freeing themselves from the old ideological straitjacket. Jacques Berque's and Maxime Rodinson's training ranks with the most rigorous available ... investigating with their methodological self-consciousness.* »

A la fin de son livre sur Al-Youssi, Berque affine son jugement. Il conclue en ces termes : « *Peut-être un jour le progrès de nos études permettra-t-il de prolonger au-delà du relai que fournit l'Espagne de la reconquête, les perspectives déjà ouvertes par quelques-uns. Tels traits de l'intellectualité maghrébine du 17ème siècle ressortiront peut-être alors comme susceptibles d'être mis en rapports avec des traits contemporains d'autres pays.* »

Après ce survol, j'en viens à la conviction qui anime ma réflexion depuis un certain temps déjà. Cette conviction se décline en des problématiques sans la solution desquelles, nous - peuples et nations de cette région du monde - nous nous enfoncerons davantage dans la servitude à l'intérieur de nos frontières et vis-à-vis de l'Autre.

J'arrête là. Cet épisode a assez duré. Je reprendrai le cours de ces lectures dans le prochain épisode. En attendant : Lis ton livre !